

Goût de bouchon...

Autor(en): **Michellod, Michèle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **81 (1993)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-280451>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



responsabilités engendrées par le cumul des vies professionnelle, familiale et domestique surexposent ces femmes-orchestres au stress. Il est vrai également qu'elles connaissent des désillusions dans le monde du travail, certains choix leur étant toujours refusés ou encore inaccessibles. Aucune étude sérieuse ne permet cependant d'affirmer qu'elles se portent moins bien que les ménagères.

Par ailleurs, comme le remarque Anne-Catherine Menétréy en introduction aux Actes du colloque «Femmes, Hommes, Dépendances»*, «si l'on définit l'émancipation comme la construction de l'autonomie, la liberté des choix et la capacité non seulement de gérer son corps et sa santé, mais aussi d'avoir prise sur les conditions de vie, l'abus de médicaments, d'alcool ou d'autres drogues ne peut être que son contraire: ces dépendances impliquent en effet trop d'entraves, trop d'hypothèques pour le développement de la personne, trop de gaspillage d'énergie et de capacités pour que l'on puisse les imputer à l'émancipation. Cette remarque vaut bien entendu pour les hommes comme pour les femmes.»

Il n'en est pas moins vrai que les embûches freinant la conquête des libertés intérieures se présentent bien différemment selon les sexes. La priorité souvent accordée par les hommes à leur réussite sociale et professionnelle, au détriment de leur vie affective, peut les conduire à de dramatiques constats d'échec. On évoque trop peu leurs douleurs secrètes, enfouies sous une armure de battant, et qui ont partie liée avec leurs divers comportements de dépendance.

Les femmes, par contre, se définissent dans un contexte de relations humaines où la vie privée occupe une place centrale; elles se sentent responsables de son développement harmonieux. Aussi les aléas, difficultés et événements critiques survenant dans leur existence et celle de l'entourage les affectent-ils plus profondément et peuvent-ils les rendre vulnérables sur le plan des toxicomanies. «Les femmes sont souvent malades de leur dépendance à être aimées, de leur dépendance à l'affiliation, de leur dépendance excessive à des relations interpersonnelles, constatait, au colloque mentionné ci-dessus, Louise Nadeau, professeure au département de psychologie de l'Université de Montréal, mais c'est aussi la grande force de la culture des femmes que la capacité de ne pas être trop technocratiques, d'être au contraire capables de faire une place aux enfants, à la famille, à l'émotion, quelquefois à des attitudes de déraison. C'est comme si on était en présence à la fois d'une force et d'une faiblesse, et c'est difficile de savoir la part des éléments biologiques ou de la culture, une question sur laquelle je vous laisse méditer...»

Tisser des liens de qualité avec l'entourage sans s'y laisser enfermer, trouver en soi-même suffisamment de sources de satisfaction pour surmonter d'inévitables conflits, voilà probablement les deux pôles de l'équilibre émotionnel.

Les vertus du plaisir

La quête de ce bien-être suppose une impérieuse chasse aux sentiments de culpabilité et, sans doute, la mise à l'honneur des vertus (pour ne pas dire des vertus thérapeutiques) du plaisir. Est-il encore un fruit si défendu pour les femmes qu'elles-mêmes se le refusent trop souvent? Ont-elles peur d'une possible dérive frôlant les interdits auxquels il est inconsciemment associé?

Le plaisir est subjectif, il se construit et s'expérimente en dehors des représentations stéréotypées suggérées par la publicité. «Par rapport aux consommations, relève Anne-Catherine Menétréy, il appartient à chacune et à chacun de faire la part des bénéfices que celles-ci lui apportent et de ce qu'elles lui coûtent. C'est une équation

toute personnelle. Il y a peut-être de bons et de mauvais voyages... La prévention sociale, à travers la morale et les gens qui conçoivent des campagnes de santé, peut parfois laisser entendre qu'il y a un deuil à faire de ces plaisirs interdits et de tous ces comportements provoquant griserie et émotion intense. C'est, à mon avis, un défi de la prévention que de clarifier cette ambivalence.» Et c'en est un autre de nous donner le goût d'élargir nos espaces de liberté pour céder à l'ivresse de vivre!

Michèle Michellod

*«Femmes, Hommes, Dépendances», Actes du 8^e Colloque de l'Institut suisse de prévention de l'alcoolisme et autres toxicomanies, 7-8 mai 1992, Genève. En collaboration avec le Bureau de l'égalité entre femmes et hommes (ISPA, av. Ruchonnet 14, 1003 Lausanne).

Goût de bouchon...

Coulant du fond des âges, breuvage sacré, puis boisson profane, le vin connaît bien son homme... Ses relations avec la femme sont plus sulfureuses, sporadiques et diluées dans un flou historique. Il peut cependant se targuer d'avoir, au XIX^e siècle, contribué à une mémorable rupture entre les sexes.

Sous la loupe, le Valais natal du sociologue Bernard Crettaz, conservateur au Musée d'ethnographie de Genève: «Au temps de la vie traditionnelle, l'alcool faisait partie des boissons ordinaires. Les femmes, comme les hommes, en buvaient tout au long de la journée: café matinal à l'eau-de-vie, chocolat au vin, sabayon au soir des grandes fenaisons et, surtout, vin «pour tenir les forces». Il existait, par ailleurs, une vie communautaire extraordinairement forte, caractérisée par des journées de corvée tournant parfois à la fête, ainsi que par une manifestation centrale appelée «le boire». Etant de droit membres de cette communauté, les femmes y participaient comme les hommes. Bien sûr, il y avait quelques saouïlles, elles étaient désapprouvées autant que les saouïlons, mais pas plus...»

En revanche, dès les années 1850, c'est-à-dire dès l'essor des mouvements de tempérance, soutenus par le corps médical et l'Eglise, les normes admises jusque-là changent. La bourgeoisie veut éduquer le peuple, lui inculquer des règles d'hygiène et l'arracher au fléau de l'alcoolisme.

C'est l'époque de la grande spécialisation des rôles masculins-féminins. Les écoles ménagères nouvellement créées font de la femme le pivot stratégique de cette révolution des mœurs. Médecin du foyer, gardienne de la morale centrée sur la conduite de son mari, elle ne peut évidemment plus boire. Toute la stigmatisa-

tion de l'ivresse des femmes date de cette période de la modernité, dont nous gardons aujourd'hui encore une mémoire vive.



«Mais, depuis quelques années, observe Bernard Crettaz, on assiste, en pays valaisan, au grand retour des femmes sur le terrain de l'alcool, d'où elles avaient été évacuées. Elles arrivent aussi, et ce n'est qu'un début, dans le domaine traditionnellement réservé aux hommes, c'est-à-dire l'univers du bon vin, de la cuisine et des chefs avec ses nouvelles hiérarchies du goût. Elles sont d'excellentes connaisseuses et collectionneuses de vin, d'exceptionnelles dégustatrices, dont les capacités, aux dires des spécialistes, sont encore plus aiguisées lorsqu'elles sont enceintes... Elles forment enfin la nouvelle génération des femmes analogues.»

Mais, ce qui m'inquiète aujourd'hui, c'est l'émergence d'un néomoralisme au plan de l'alcool, des cigarettes et notamment de la diététique! Je crois, et je le déplore, que l'ivresse va redevenir une pathologie et qu'elle risque d'être le grand interdit de cette fin de siècle, pour les hommes comme pour les femmes...»

Propos recueillis par
Michèle Michellod